



HAL
open science

“ What is it like to be a bird ? ” Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d’oiseaux en Angleterre.

Vanessa Manceron

► **To cite this version:**

Vanessa Manceron. “ What is it like to be a bird ? ” Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d’oiseaux en Angleterre.. Michèle Cros; Julien Bondaz; Frédéric Laugrand. Bêtes à pensées. Visions des mondes animaux, Éditions des Archives Contemporaines, pp.117-140, 2015, 978-2-8130-0189-4. hal-04267521

HAL Id: hal-04267521

<https://cnrs.hal.science/hal-04267521v1>

Submitted on 5 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

‘What is it like to be a bird ?’¹ Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d’oiseaux en Angleterre.

Vanessa Manceron

Résumé :

Mots-clés : vision, leurre, camouflage, birdwatching, ornithologie, Angleterre

La notion de « vision » renvoie d’un côté à la vue qui met les hommes et les animaux en rapport avec le monde extérieur, et de l’autre côté à l’action de se représenter en imagination, de se faire une idée du réel. Le pendant de la vision est le « corps vu » et le « corps donné à voir ». Or, il est notable que chez des groupes sociaux qui revendiquent une grande proximité avec les animaux, comme les naturalistes amateurs, les *birdwatchers* ou les ornithologues en Angleterre, il est fait usage d’artifices vestimentaires destinés à observer ou à entrer en relation avec les oiseaux, artifices qui rendent compte en retour du rapport entretenu avec eux.

Les jeux sur l’apparence corporelle sont des procédés de mise en présence ou de mise en proximité réelle ou imaginée avec les oiseaux. La vision est donc un point d’accroche fructueux. A chaque fois, la question de la subjectivité des animaux est posée, de même que celle du tiraillement entre projection et détachement, entre similitudes et altérité, entre proximité et distance. S’intéresser au leurre et au camouflage revient à observer ce qui se joue dans le face à face interspécifique, dans un contexte où la connaissance des oiseaux mêle à la fois des formes d’objectivation de type scientifique et des formes d’engagement chargé d’affects et de passion. L’observation, la connaissance et la protection des oiseaux soulignent l’enjeu crucial de l’accès au monde secret des animaux. Mais transformer son corps pour négocier une coprésence ou une interaction revient-il à s’animaliser ou à s’ensauvager, à flouter les frontières spécifiques, à rechercher une communion fusionnelle avec les oiseaux, comme semblent le suggérer les techniques et ruses mises en œuvre?

Les tenants de la littérature sur les relations hommes-animaux friands du paradigme de la communication interspécifique entre partenaires égaux², se réjouiraient à l’avance de découvrir dans les relations hommes-oiseaux en contexte européen, l’ébauche d’un brouillage ontologique ou d’une logique perspectiviste - les naturalistes, comme les Runas amazoniens

¹ Clin d’œil à l’ouvrage de l’ornithologue Tim Birkhead, *Bird Sense. What is It Like to Be a Bird ?*, qui fait lui-même référence à l’article de Thomas Nagel, "What is It Like to Be a Bat?".

² Voir par exemple les travaux de V. Despret (2002), J. Porcher (2011) ou M. Vicart (2008).

décrits par E. Khon (2005), expérimenteraient peut-être l'expérience de devenir autre -. Mais que faire alors de l'épistémologie scientifique dans laquelle les pratiques naturalistes se sont historiquement épanouies et qui ont structuré les savoirs et l'appréhension des non humains? La prudence invite à s'en tenir à une stricte ethnographie des pratiques et des techniques d'observation mises en œuvre par les amateurs et ornithologues. C'est la seule chance de laisser émerger les ambivalences et les ambiguïtés que recèlent les relations hommes-oiseaux, loin des grandes dichotomies qui opposent objectivité et anthropomorphisme, en explorant un entre-deux fructueux eu égard à la complexité du réel.

1- Voir sans être vu : se camoufler n'est pas s'ensauvager

Parmi les naturalistes amateurs qui parcourent inlassablement la campagne anglaise pour voir, observer et côtoyer des animaux qui évoluent dans leur milieu naturel, les *birders* occupent une place singulière tant par leur nombre que par l'importance sociale de leur activité. En Angleterre, l'intérêt pour l'observation des oiseaux, ou *Birdwatching*, a pris un essor important après la seconde guerre mondiale, avec une accélération notable à partir de la fin des années 1970. Le nombre de membres de *The Royal Society for Protection of Birds* est passé d'environ 40 000 à 300 000 entre 1968 et 1980, pour atteindre le million en 1997 (Marren, 2002)³. Comptant parmi les passe-temps campagnards les plus prisés en Angleterre, l'observation des oiseaux est donc un *hobby* considérable rassemblant une belle diversité d'individus plutôt issus de la *middle class* dont l'étendue des savoirs naturalistes est variable, de l'expert au dilettante⁴.

1-1 Chercher, Repérer

Par-delà ces distinctions, les amateurs aiment embrasser la diversité des espèces qu'ils espèrent circonscrire et dont ils prennent la mesure en identifiant et en nommant leurs vivants de prédilection, au moyen de traits distinctifs parfois ténus et de catégories taxinomiques existantes. Telle est l'immense gageure, assortie pour les plus passionnés, les *birders*, d'un goût prononcé pour l'accumulation de "choses vues" et pour la quête de l'oiseau rare (Manceron, 2013). Ils ont dans leur sac à dos des jumelles, des ouvrages illustrés d'identification et un *note book* sur lequel les espèces d'oiseaux croisées au cours de leur cheminement sont consignés. Ils aiment entrevoir les oiseaux au hasard des chemins, mais

³ De nombreux clubs locaux d'ornithologie ainsi que des réserves naturelles ont également fleuri durant cette période, accueillant plusieurs milliers de visiteurs chaque année. Les réserves naturelles gérées par RSPB couvrent 111 500 hectares et accueillent plus d'un million de visiteurs par an. Plus de 600 000 personnes ont visité les réserves du *Wildfowl Wetland Trust* en 1980.

⁴ Quatre grandes catégories de *Bird enthusiasts* sont généralement distinguées dans la littérature : les ornithologues (scientifiques), les *birdwatchers* (amateurs qui de manière régulière ou occasionnelle observent les oiseaux), les *birders* (personnes passionnées et particulièrement expertes dans l'identification des oiseaux) et *twitchers* (personnes expertes très engagées dans la poursuite des oiseaux rares et la quête du plus grand nombre d'espèces vues) (Oddie, 1995).

aussi partir à leur recherche : "you definitely move, quite quickly if necessary ; and if the birds don't show themselves, you get out there and find them (...) And you don't just watch them, you study them, identify them and move on to the next lot. Here's excitement, here's dedication... here's birding" (Oddie, 1995 : 22).

Cette activité que le terme « watching » décrit et semble contenir tout entière, suggère que le regard est ici la mesure de toute chose. Il constitue à la fois la preuve de la présence d'une espèce à un instant T dans un lieu donné – *sight record* -, et un catalogue d'entités naturelles qui créent une communauté d'échange, de comparaison, voire de compétition, parmi les *birders*⁵. Voir et inventorier les oiseaux est leur raison d'être, un horizon commun, un désir de complétude jamais satisfait qu'ils poursuivent inlassablement en quête de l'entité rare ou manquante. La compétence et la renommée des individus se mesure donc à l'aune de chiffres, relatifs à la fréquence et à la quantité et à la difficulté des identifications réalisées au cours d'une vie (Manceron, 2014). On n'aurait tort cependant de n'y voir qu'un mode compulsif d'accumulation de listes et de trophées visuels, à la manière des collectionneurs auxquels ils se comparent volontiers⁶. Dans l'entre soi, quand les *Birders* énoncent les raisons d'admirer un des leurs, se décline aussi le talent de celui qui sait approcher, reconnaître et observer l'oiseau qui se présente toujours à l'observateur sur le mode du furtif, du surgissement, de la fuite et de la disparition. Ces savoirs et savoir-faire sont la condition et l'expression même du "voir", sans lesquels nulle émotion ni intérêt ni passion ne sauraient être suscités, tant au niveau individuel que collectif.

S'approcher, reconnaître et dans le meilleur des cas observer, supposent tout d'abord le repérage de lieux où les chances de croiser tel ou tel représentant de son espèce existent ou pour le moins ne sont pas infimes. Or, depuis le "birdwatching boom", les sites, les spots, les abris constituent une géographie connue aisément accessible, une campagne familière et fonctionnelle, parée de ses atours aviaires. Comme le souligne K. Sheard, "There was now less tramping around seeking birds than they used to be ; the birds were virtually guaranteed to be there, outside the hide. Going birdwatching started to resemble visiting a zoo" (1999 : 195).

L'auteur, en creux, souligne un changement dans la manière de concevoir le birdwatching sous l'effet de la démocratisation et de la routinisation : l'activité aurait perdu son caractère aventureux et actif - poursuivre des oiseaux sauvages à l'instar d'un chasseur - au profit du seul plaisir de voir - observer passivement les oiseaux depuis la fenêtre d'un abri à l'instar d'un spectateur. Il fait ainsi écho à K.A. Loveridge pour qui l'excitation du

⁵ Les listes d'espèces vues s'élaborent au cours de la vie des *birders* et se comparent au sein de la communauté. Mark Cocker (2001) sait par exemple que 560 espèces d'oiseaux ont été vues en Grande-Bretagne depuis les débuts de l'ornithologie, mais que seulement 200 d'entre elles s'y reproduisent régulièrement. Dans la région de Norfolk, il a vu ("I have seen") 134 espèces en 24 heures, tandis que le record est de 159. Il sait aussi qu'il a vu un oiseau sibérien dans le Norfolk le 22 mai 1985 et qu'il s'agissait du seul record jamais effectué au printemps, etc.

⁶ "Just as a stamp collector collects stamps, or a train-spotter collects train numbers, a bird-watcher collects birds" (Cocker, 2001 : 13).

birdwatching réside dans la poursuite plutôt que dans l'acte de voir : "The real attraction in birdwatching does not lie in watching birds "per se" but in finding them. (...) Birdwatchers go out to find birds in the same way the hunter pursues his quarry" (1985 : 12-13).

Et pourtant, l'ingrédient essentiel à cette activité à même de mettre à l'épreuve la consistance de l'analogie avec la chasse est justement l'expérience du "voir". On pourrait soutenir, à l'instar de K. Sheard (1999), que le contact visuel équivaut à une forme de capture ("to tick the bird") ou substitut symbolique de la mise à mort, mais ce serait omettre l'essentiel : la quête et le plaisir tiennent moins dans la poursuite, que dans l'expérience d'une proximité interspécifique au moyen d'un dispositif visuel. On s'approche des oiseaux, physiquement et/ou au moyen de jumelles, pour voir de près, connaître et reconnaître leur présence et leur existence singulière. Comme le note le célèbre *birder* anglais, Mark Cocker, tout est affaire de vision : "Birding is a triangular relationship between atmosphere of electromagnetic radiation, in the medium through which birder and bird literally become one" (2001 : 34). Entre celui qui voit et celui qui est vu, tout un jeu de perspectives sur ce que l'autre voit se déploie, comme autant de manières de faire l'expérience et le récit fusionnel d'un contact avec le monde de l'oiseau - "our experience of any bird".

1-2 Ruser, s'approcher

Supposant qu'ils ne peuvent être témoins d'un instant de vie des oiseaux que dérobés à leur insu, les *birders* placent la ruse au centre du face à face interspécifique, ce qui donne lieu à de nombreuses discussions sur la meilleure manière d'apparaître aux oiseaux, de tromper leur vigilance, de voir sans être vu. A la question "What color should I wear while birding?", tous conseillent l'invisibilité et la métamorphose, pour devenir à la fois indétectable et méconnaissable. D'un côté, il s'agit de se fondre dans le décor en gommant les contours et les marques de la présence corporelle, de l'autre il est question de ne pas apparaître pour ce que l'on est, ici, un humain aux yeux des oiseaux. Cette double dimension du brouillage des sens - *detection* et *recognition* - bien connue des spécialistes du camouflage, est familière aux naturalistes qui l'admirent sous divers formes dans la nature, lisent avec délectation les réflexions du naturaliste et artiste américain Abbott H. Thayer (1896) sur le principe de la contre-tonalité des animaux⁷ ou savent ce que les usages cynégétiques et militaires du camouflage doivent à l'imitation du monde animal et aux observations zoologiques (Behrens, 2009).

Concernant la détectabilité, les stratégies adoptées par les *birders* sont variables. Dans un grand nombre de cas, la distance que permet l'usage de jumelles très performantes fait apparaître le corps humain comme insignifiant du point de vue de l'oiseau. Dans d'autres cas, quand il s'agit par exemple de photographier les oiseaux, certains arborent une tenue de

⁷ Contre-tonalité (*countershading*) : Le dessous des oiseaux est plus clair que les surfaces supérieures qui ont une exposition plus grande à la lumière du soleil. Une telle gradation fait que les corps tridimensionnels apparaissent moins ronds, volumineux et consistants, en équilibrant et en neutralisant les effets d'illumination par le soleil.

camouflage⁸ ou se couvrent entièrement d'une cape bigarrée (*bag hide*) alternant les taches kaki, beige, marron, d'où ne sort que l'objectif de leur appareil photographique. La plupart du temps néanmoins, ils gardent leurs habits d'humains même s'ils se vêtissent tout de même pour l'occasion : veste ample avec parfois des motifs de camouflage de type militaire, casquette, bonnet ou chapeau pour dissimuler le visage, bottes en caoutchouc ou grosses chaussures de marche dans les tons kakis ou marrons, vêtements amples sans brillance, ni ton vif ni blanc. Dans le meilleur des cas, l'oiseau prend l'observateur pour un buisson inoffensif, mais plus généralement le corps humain sans contours fermes se dilue dans l'espace environnant. Il peut même se morceler par un procédé visuel qui fait illusion : "Birds see us differently than we do ; to them we are a big, dark mass approaching, very unnerving and quite scary to a very small bird. What camouflage will do, is break up the big, dark mass, into smaller pieces that does not frighten the bird"⁹.

Il s'agit donc de considérer la vision de l'oiseau pour prévenir son désir de fuite et de mise à distance. Si l'on en croit les amateurs, le point saillant de l'inquiétante humanité qui fait obstacle au rapprochement se loge peut-être moins dans la corpulence, que dans le visage et tout particulièrement dans les yeux. "The bird on a branch looking back at you is looking at your eyes to see what you are up to. The bill of the baseball cap provides a shield (an ultra-mini blind) by wich I can hide my eyes and break up the outline of my face. I frequently turn my head and body away, looking off to the side of the bird. The point of this is that no matter what color clothing you have, if your big ole round face is sticking out like a neon sign then you have failed to pay attention to the part of you most that has the most salience to birds" ¹⁰.

Le registre de la détectabilité fait alors place à celui plus équivoque de la reconnaissance. L'enjeu est de devenir non seulement un non-être, mais aussi un non-humain du point de vue de l'oiseau, afin que le déroulement routinier de son monde perceptuel ne soit pas altéré par cette présence connue mais impressionnante qu'ils savent possiblement prédatrice. Parmi ceux qui concèdent aux oiseaux une capacité à identifier les membres de l'espèce humaine et décrypter dans leur comportement la nature de leurs intentions, est évoquée avec amusement le fait que les oiseaux doivent être un peu surpris par la curieuse habitude des humains de s'habiller en tenue de carnaval dès lors qu'ils franchissent l'orée du bois ou du marais. Certes la forme du leurre est adaptée aux capacités sensorielles des oiseaux, mais à la question « la nature est-elle dupe ? », les *birders*, prudents, n'adhèrent pas

⁸ Les sites de vente en ligne de tenues de camouflage font valoir pour les *birders* l'utilité du *Ghillie* (nom gaélique d'un lutin capable de se transformer en feuille ou en plante), un vêtement formant une masse verte de feuillage artificiel généralement utilisé en contexte militaire par les snippers. Je n'ai pas croisé de *birders* qui en fassent usage (réticence à faire écho au registre militaire), mais certains s'y sont essayés comme en témoigne les forums de birdwatching (comme BirdForum).

⁹ <http://www.neweyesoldskies.com/camouflage-necessary-or-not/>

¹⁰ Témoignage de Byron K. Butler dans un article intitulé "What color should I wear while birding" (www.ksbirds.org/kos/Color.htm)

complètement à l'idée que les oiseaux sont aveugles aux ruses déployées¹¹. Le mimétisme laisse finalement en suspens la question de l'accès au point de vue véritable de l'oiseau, à son monde perceptuel.

1-3 Accéder, pénétrer

Les artefacts mimétiques sont de fait plutôt conçus comme des formes d'alignement comportemental entre hommes et oiseaux pour faciliter la coprésence, le contact oculaire rapproché. Les *birders* faisant le récit de cette quête de proximité – *to get closer* – sont néanmoins prompts à raconter l'histoire d'une rencontre, tout particulièrement quand il s'agit d'une créature convoitée pour sa beauté, sa rareté, son éthologie surprenante ou sa présence inhabituelle en Angleterre¹². Quand on est chevronné, loin de se satisfaire de voir l'oiseau comme un spectateur à sa fenêtre, on fait état d'une expérience où l'intensification visuelle que permettent les procédés de rapprochement (jumelles, voisinage) est une clé d'accès au monde de l'oiseau : « Imagine you are standing in a forest or in a field looking at a bird that is, say, thirty yards away. What are you thinking ? Most birders will be (...) trying to record a description or an observed behavior. (...) I call this the 'aquarium syndrome' because the bird is viewed just like a goldfish in a bowl, something in another world to be looked at.(...) When I teach birdwatching I try to get students to think about how the world looks from the birds's point of view. That is, get into the aquarium with the fish and try to understand what is it like to be in the aquarium looking out into the room. (...) Then you feel a closer communion with them »¹³.

Être dans le bocal, et l'analogie avec le rendu visuel des jumelles vient ici à l'esprit, c'est voir l'oiseau de si près qu'il en devient très proche. Tandis que les *birders* invoquent une forme de projection ou de fusion mentale avec l'oiseau pour qualifier cette proximité, dans la pratique, le recours à la notion de "jizz" permet de préciser ce que "what is it like to be" veut dire, car elle est l'expression même de la proximité quand les *birders* sont à leur affaire. Le *jizz* du birder est un peu ce que l'habileté au tir est au chasseur, mais plus encore. La grande acuité visuelle qui permet d'identifier une grande variété d'oiseaux dans la nature ne suffit pas ; elle doit se conjuguer avec une forme de talent plus difficile à caractériser qui consiste à savoir reconnaître la personnalité visuelle d'un être vivant, son "jizz", sans se référer aux détails caractéristiques de l'espèce. Le "jizz" de l'oiseau est une impression d'ensemble, la conjugaison d'éléments indescriptibles, comme la manière de voler, la silhouette, une posture, un son, permettant à l'observateur de le reconnaître d'un coup d'œil, même à contre jour ou

¹¹ Carole Ferret (2013) conclut son article sur le leurre en Asie intérieure en évoquant cette zone d'ombre de la ruse et l'impossibilité de savoir de manière certaine si les animaux manipulés sont leurrés.

¹² Voir et se souvenir du jour où l'on a vu un faucon Kobez (*Falco vespertinus*) venu d'Europe de l'Est dans le Yorkshire, un Goéland arctique (*Larus glaucoides*) à New Brighton, etc.

¹³ Byron K. Butler, op. cit. (www.ksbirds.org/kos/Color.htm)

dans l'ombre¹⁴. Cela est comparable à l'opération cognitive qui permet d'identifier un visage sans avoir recours au repérage conscient de la somme des détails qui le singularise¹⁵.

Le grand *birder* est celui qui possède ce "magical talent" à même de provoquer admiration et envie parmi ses pairs. Il a l'expérience de ce fameux "subjective feel for the bird" (Cocker, 2001: 86), qui n'est autre qu'une immense familiarité avec les oiseaux acquise à force d'observations répétées. Capables de distinguer dans la profusion des formes du vivant, des singularités évidentes et immédiates comme s'ils étaient partie intégrante de la wildlife, les amateurs font alors valoir une forme de "communion" et de pénétration dans le monde des oiseaux ; ils évoluent dans le règne aviaire comme un poisson dans son bocal et perdent ainsi une forme d'extériorité dont ils font l'expérience avec délectation.

Pour autant, n'est jamais évoqué le renoncement à leur point de vue d'humain ou la volonté d'abolir les frontières entre eux et les oiseaux, sans lesquelles nul plaisir à évoluer parmi eux dans une telle proximité ne saurait exister. Les *birders* camouflés se conçoivent en effet comme des visiteurs étrangers aux lieux, polis et rassurants, qui s'invitent dans l'environnement en adoptant les coutumes et les mœurs discrètes et délicates de ses habitants devenus familiers à force de fréquentation rapprochée. Cette posture – être un vivant parmi les non humains dont la présence est acceptée – n'exige d'ailleurs pas de se cacher derrière les oripeaux de la sauvagerie. A la différence des chasseurs qui frissonnent à l'appel du sauvage (Vourc'h & Pelosse, 1988), les *birders* ne s'animalisent ou ne s'ensauvagent pas à l'orée du bois ; ils se végétalisent tout au plus. Dans leurs veines, ne coulent pas ce sang fiévreux, ce flux sauvage qui relie les chasseurs à leur proie et institue une parenté entre les hommes (Hell, 1988). Le frisson et l'échauffement des *birders* naissent d'une passion étrangère au partage, même métaphorique, d'une substance corporelle comme le sang ou d'un goût pour le sauvage.

La nature - *wildlife* - littéralement "vie sauvage" est admirée ici, non plus comme un *wilderness* qui ne devrait rien aux hommes selon l'acceptation qu'en avaient par exemple les pionniers de la conservation de la nature¹⁶, mais comme une naturalité qui peut bien comporter les marques de la présence humaine, sans perdre pour autant sa fascinante extériorité. *Wildlife* existe aussi dans les jardins très soignés à l'arrière des maisons et la nature peut bien être comparée à un immense jardin. L'altérité se situe plutôt dans cet ailleurs que constitue la captivante diversité des formes et des modes d'existence des êtres non humains et qui se meuvent, naissent et meurent à l'abri des regards humains.

¹⁴ Les origines attribuées au terme "Jizz" sont nombreuses. L'hypothèse la plus couramment admise est que le terme dérive du jargon militaire des pilotes de chasse, GISS signifiant « General Impression of Size and Shape » (<http://www.ornithomedia.com/pratique/debuter/definition-jizz-00392.html>. Consulté le 14.03.14).

¹⁵ "We infer that this holistic way of identifying objects, natural or artificial is using implicit memory patterns. As we re-experience a similar situation, the implicit memory system will make an unconscious pattern recognition to help us feel and act in the same way as we did the last time" (Björklund & Stolpe, 2010 : 4).

¹⁶ Il est fait ici référence à John Muir, Henry David Thoreau et Aldo Leopold qui ont été les promoteurs, au XIXe siècle, d'une vision de la nature sauvage à l'écart de toute influence humaine, justifiant la création de parcs naturels aux États-Unis.

Le mimétisme ici est une forme d'adaptation qui permet d'être le témoin discret d'un monde secret dont on n'est pas issu, mais que l'on finit par connaître en étant proche visuellement et cognitivement. C'est là le grand privilège. Le monde animal se présente comme une scène cachée, dont les naturalistes sont les plus proches témoins et qu'ils pénètrent en transformant leur corps encombrant et leurs manières d'étrangers. Leur extériorité est assortie de la quête d'une coprésence avec les oiseaux, qui n'implique d'ailleurs ni relation ni interaction comme l'indique l'évitement des corps et des regards camouflés, mais un déplacement de point de vue, l'établissement d'une zone de contact, qui permet d'apprécier la diversité des formes d'altérité en se plaçant à l'interface sensible du monde sensoriel des oiseaux et de celui des humains.

2- Connaître sans être reconnu : leurrer n'est pas devenir animal

La duplicité réduite à son expression la plus simple, - ne pas être détecté – gagne en épaisseur et en sinuosité quand les naturalistes s'approchent des oiseaux sauvages en se faisant passer pour un des leurs. Ils s'immiscent à l'intérieur de leur groupe en devenant supposément oiseau aux yeux des oiseaux. La ruse, destinée à établir une relation soutenue et durable avec certains d'entre eux, exige cette fois d'expérimenter une sociabilité qui se déroule dans une opacité cognitive remarquable, un face à face équivoque qui tend à suspendre les discontinuités physiques entre les protagonistes, au moyen du leurre.

Cela peut s'observer dans le cadre d'un programme de réintroduction de l'espèce Grue cendrée (*Grus grus*)¹⁷ dans un marais du Sud-Ouest de l'Angleterre (*Somerset Levels and Moors*). L'oiseau emblématique, très imposant en taille, qui aurait disparu d'Angleterre au XVIIe siècle sous l'effet conjoint du drainage des marais littoraux et de la chasse, traversait ou survolait parfois le territoire sans plus y nicher ou s'y reproduire. Le « Great Crane Project » est né de la volonté de remédier à ces 400 ans d'absence et d'assurer « the future of the Eurasian Crane as a British breeding species »¹⁸ ; il a été initié en 2010 sous l'égide de la *Royal Society for Protection of Birds*, du *Wildfowl and Wetlands Trust* et du *Pensthorpe Conservation Trust*, trois organisations conservationnistes spécialisées dans la protection des oiseaux sauvages et dans la restauration des milieux humides.

2-1 Figuration zoomorphe

Les techniques consistant à attirer les oiseaux en simulant la présence de leurs congénères sont connues, qu'il s'agisse de faire usage d'appeaux (*bird call*) ou bien de leurres

¹⁷ Espèce protégée par la Directive Oiseaux à l'annexe 1 de l'Union européenne.

¹⁸ En mai 2013, la ponte d'un œuf de grue cendrée en milieu naturel a été saluée par la presse britannique comme un événement historique. Le nid a été placé sous surveillance vidéo pour éviter le vol par un collectionneur, pour permettre au public de suivre son évolution en direct et pour que les scientifiques collectent un maximum d'information. (<http://www.futura-sciences.com/magazines/nature/infos/actu/d/zoologie-bref-grue-pond-royaume-uni-premiere-depuis-400-ans-46625/>)

comme ces formes peintes qui imitent l'aspect de l'oiseau que l'on veut attirer (*decoys*). Plus inattendue est la technique consistant à feindre la présence d'un oiseau en se déguisant soi-même en oiseau. On n'en trouve nulle trace dans les encyclopédies de la chasse, ni même dans le domaine de l'élevage où le leurre est toujours incarné par un artefact ou par un autre animal vivant. Se vêtir schématiquement des attributs d'un animal est donc une forme de leurre inédite, que les zoologues expérimentent depuis peu dans le cadre de la conservation des espèces¹⁹ ; elle est particulièrement originale puisqu'il s'agit moins d'approcher l'oiseau que de se l'attacher pour le libérer ensuite.

Selon un calendrier imperturbable reconduit d'une année sur l'autre, les œufs pondus en avril par des grues cendrées sauvages sous la vigilance des ornithologues de la réserve de Biosphère Shorfheide-Chorin en Allemagne, sont extraits des nids, déposés dans des incubateurs portatifs et emmenés au Slimbridge Wetland Center en Angleterre. En mai, après l'éclosion des œufs, deux employés saisonniers secondés par une équipe de vétérinaire prennent soin des oisillons (nourriture, exercice, apprentissage). En Août, la vingtaine de jeunes grues est transportée dans le marais du Somerset, baguée et installée dans un vaste enclos de deux hectares à ciel ouvert (*release pen*), toujours sous la protection de leurs nourrisseurs-éleveurs. A la fin de l'automne, les grues devenues autonomes s'aventurent librement dans le marais sous l'œil attentif des birdwatchers qui les suivent, les observent et enregistrent leur présence sans relâche (*monitoring*).

A compter de l'instant où les oisillons percent la coquille, ceux-ci ne sont autorisés à côtoyer parmi les humains que ceux qui, méconnaissables, ressemblent (à s'y méprendre !) à des grues cendrées adultes. Tel est le cas du couple de nourrisseurs devenus hommes-oiseaux saisonniers de mai à octobre. Dès qu'ils évoluent sous le regard des oisillons, ils gardent le silence et émettent des sons de grue préenregistrés à l'aide d'un magnétophone ; ils se dissimulent sous un ample costume de tissu gris (*grey shape*) ; ils cachent leur visage derrière une visière opaque ; et surtout, ils tiennent dans le prolongement du bras une tige munie à son extrémité d'une tête de Grue cendrée adulte, sculptée et peinte d'après nature, avec laquelle ils donnent la béquée aux oisillons, picorent et traversent avec le bec la surface des plans d'eau comme à la recherche d'insectes ou de graines.

Leur silhouette incongrue évoluant au milieu des oiseaux se recroqueville (à genou) quand ils picorent le sol avec le bec de la marionnette, ou bien se déploie quand ils « dansent » avec les grues²⁰ ou réagissent à la présence d'un chien choisi pour sa ressemblance avec le renard (pelage roux et oreilles pointues) pour simuler l'attaque d'un prédateur à laquelle est associée le son de l'*alarm call* diffusé par le magnétophone²¹. Toutes les postures et mise en scène du corps procèdent par imitation du comportement des oiseaux

¹⁹ Le port de costume est utilisé actuellement dans le cadre spécifique de la réintroduction de la Grue cendrée.

²⁰ Tout en se nourrissant, comme pendant la période nuptiale, les grues effectuent fréquemment des pas rapides et courts en décrivant des cercles sur le sol, avec leurs ailes semi ouvertes, en se faisant des courbettes et en sautant. Ces mouvements sont généralement décrits comme une « danse ».

²¹ Son émis par les grues lorsqu'elles sont confrontées à une menace.

en même temps qu'elles sont censées éduquer les jeunes grues, par mimétisme, à survivre en milieu naturel une fois libérées des entraves domestiques. Lors de ce face à face équivoque - on ne sait plus qui imite qui -, « the birds have to learn to fear, not to love, human beings. They need to be afraid by people, to not become tame like a pet ». Les ornithologues élèvent les oiseaux pour leur enseigner à se comporter comme des oiseaux sauvages, suggérant de la sorte le peu de consistance accordé à l'inné face aux stimuli du milieu dans lequel les oisillons évoluent. Mais plus encore, ce type d'élevage suppose que l'appartenance des individus oiseaux à leur espèce biologique dépend aussi d'une connaissance et d'une reconnaissance de leur part de cette appartenance, qui est elle-même fonction de l'espèce à laquelle appartiennent les individus que les oisillons à un âge très précoce auront identifié comme leurs "parents". De manière surprenante, les oiseaux ne reconnaissent pas les membres de leur espèce de manière purement instinctive dans toutes les situations ; ils peuvent tout aussi bien s'identifier à un humain ou à un artefact au moment crucial de l'imprégnation (*imprinting*), s'y attacher durablement en acquérant de manière irréversible certaines de leurs caractéristiques comportementales (Lorenz, 1937)²².

Le leurre se situe donc dans un interstice où l'identité spécifique de l'oisillon n'est pas encore fixée. L'oiseau doit demeurer oiseau, se penser et agir comme un oiseau. Le camouflage ici n'est pas destiné à rendre visite sans déranger, mais à leurrer l'oiseau sur le type de vivant auquel il a à faire. La nature ici n'est pas une scène que l'on regarde, c'est un dispositif scénique qui prend en considération la perception et la subjectivité de l'animal pour la construire à sa main, sans que la main humaine soit reconnaissable. Comme dans l'élevage, on s'insère dans un système relationnel où la place de soigneur est constitutive de ce que deviennent les animaux et comment ils se comportent. Mais l'artifice zoomorphique permet d'éviter que la relation interindividuelle ne trouble les identités spécifiques, de l'homme et de l'oiseau.

Ici, on s'animalise pour garantir l'animalité et la sauvagerie des animaux. On se transforme superficiellement pour éviter que l'autre ne s'engage dans une transformation plus sérieuse de son identité. On se déguise, non sans dissimuler un petit sourire gêné, car ce mimétisme qui ne doit pas engager leur identité d'homme, est un jeu de dupe ; chacun doit demeurer avant toute chose un représentant anonyme de son espèce évoluant dans des mondes séparés et distants, en dépit des interactions individualisées nouées au cours de cette proximité relationnelle. Cette forme d'élevage qui ne dit pas son nom est en quelque sorte une fabrique de la distance au moyen d'une proximité doublée d'une duplicité. On s'inclut dans le monde sensitif, relationnel et affectif des oiseaux, dans leur milieu au sens où l'entend Jakob von Uexküll (2010 (1956)), mais cette tromperie des sens suppose qu'il existe au préalable deux sujets disjoints, que tout sépare du point de vue biologique, sensoriel et communicationnel, mais que le leurre œuvre à socialiser en dissimulant la disjonction. Le leurre crée ainsi entre

²² Le phénomène de l'imprégnation ou empreinte, a été observé pour la première fois avec les poulets par le biologiste amateur Douglas Spalding au 19^{ème} siècle, puis étudié et popularisé par Konrad Lorenz qui a montré que les oies pouvaient être imprégnées par des objets inanimés ou par des hommes de manière irréversible à un âge très précoce et pendant toute la période d'apprentissage qui précède le sevrage (Birkhead, 2008).

des mondes contigus des attaches sensibles (...) pour donner à voir un monde continu (Artaud, 2013 : 11), et ensuite en défaire la trame.

2-2 Imprégnation ou identification

La réticence des ornithologues à plonger dans le monde perceptif et subjectif des oiseaux arguant à l'instar de Thomas Nagel (1974) de l'impossible accès à l'expérience et à la connaissance de ce que cela fait d'être un animal, est en tension perpétuelle avec l'attrait qu'ils éprouvent pour l'immersion qui permet de s'approcher au plus près d'un point de vue du dedans. Cette tension qui est au cœur de l'épistémologie naturaliste fait osciller les observateurs de la faune sauvage entre deux postures : celle qui consiste à faire valoir la projection empathique (je suis comme une grue) comme une méthode utile à l'appréhension de modes d'être, de faire et de percevoir radicalement différents de ceux des humains et celle de la distance qu'exige toute objectivation par un sujet connaissant (objet naturel) et qu'impose *de facto* l'altérité animale (la grue n'est pas comme moi).

En se transformant en grue factice parmi d'authentiques grues, les ornithologues font néanmoins l'expérience inédite d'une interaction et d'une familiarité avec elles, assez similaire à celle expérimentée en contexte de domestication ou d'appriivoisement dans les parcs zoologiques. Le sentiment d'une altérité animale radicale s'en trouve du même coup atténué et la certitude d'avoir à faire avec des corps-sujets ayant des intentions et un monde expérientiel où les actions ne sont jamais vides de point de vue ni de sens, s'impose nettement dans les discours et les pratiques. Les grues sont fortement individualisées. Elles portent un nom (soit celui des trois couleurs qui figurent sur la bague d'identification soit un surnom qui peut être attribué par les nourrisseurs mais plus généralement par les écoliers qui suivent le projet de réintroduction dans le cadre d'activités pédagogiques)²³ ; elles sont identifiées par une fiche avec photo sans cesse actualisée qui donne des indications sur leur parcours de vie (naissance, lâcher, déplacements, nidification, événements marquants), sur la nature des relations (parenté, sexuelles, amicales, agressives, etc.) qu'elles nouent avec telle ou telle autre grue au sein des groupes, et sur leurs traits de caractère²⁴. Pour rendre compte de leurs comportements, les nourrisseurs emploient un langage chargé d'analogies avec ceux qui permettent de décrire les affaires humaines : les oiseaux s'affairent, regardent, s'inquiètent,

²³ Exemples de noms attribués aux grues : Clarence, White Red Yellow, Lucky, Waterwing, Jasper, Haribo, Maple Glory, Green Yellow Blue, Willow, Wycliffe, Jack, Minnie, etc.

²⁴ Extrait de fiche descriptive de grue accessible sur le site internet du projet : "Largest and arguably the most handsome male. Also one of the oldest birds. A top ranking crane, often found in a small cohort with Gemma and Michael. Despite his size and age, he was very shy to come out of his coop at the crane school and also spent his first potential night of freedom in Somerset within his aviary! He is only ever aggressive if challenged, and few birds seem to have the nerve to challenge him" (<http://www.thegreatcraneproject.org.uk>).

s'amuse, contourne, fuit, attaque, construit, séduit, sont contents, dansent, se mesurent, se narguent, etc²⁵.

Les penchants anthropomorphiques trouvent matière à s'épanouir, en partie parce que le succès social de la réintroduction de cet oiseau emblématique largement publicisée repose sur l'empathie et la projection d'affects par le public. Comme le note Kay Milton à propos des slogans qu'utilisent les organisations conservationnistes anglaises pour sensibiliser le public à leur cause - 'Bats need friends', 'A friend for life', 'Give him a home', 'Adopt a duck', 'Sponsor a swan' - "the fact that animals can and often do benefit individually from measures to protect biodiversity gives conservation organizations an important tool for eliciting public support. It means that they can draw on people's capacity to identify and sympathise with animals" (2002 : 118). Émerge ainsi une divergence notable entre la perspective écologiste qui promeut la diversité et le nombre (survie des espèces) et la perspective plus welfariste qui valorise la personnalité voire la personnification des animaux (survie des individus). La réintroduction place ainsi les grues sauvages dans une ambivalence de statut, étant à la fois sujets anthropomorphisés dont on prend soin et dont on se préoccupe du destin individuel et simple représentant de son espèce qui va prendre part à la compétition sans compassion qui se joue dans le milieu naturel.

Les ornithologues participent ainsi à un dispositif ambigu : d'un côté, ils refusent de transformer les animaux en "pets" et souhaitent apparaître à leur yeux comme une composante de leur milieu aviaire (sans confusion spécifique ni interpénétration des mondes) ; de l'autre côté, ils font l'expérience d'une interaction intersubjective non dénuée d'intimité, d'affects et de projection empathique en devenant "parents de substitution", autrement appelés "Crane Dad" et "Crane Mum"²⁶. Cette tension entre distance et proximité, entre détachement et engagement, dont Matei Candea (2010) fait également mention à propos des relations entre chercheurs et suricates²⁷, montre que pour les ornithologues de terrain, hommes et oiseaux vivent dans des mondes dissemblables, mais comparables²⁸, distincts mais possiblement interconnectés. Les animaux possèdent leur "lifeworld" ; ils ont des intentions et un monde

²⁵ Sur le site de RSPB, on apprend que les grues "appear almost human" : "They stand upright and are tall, elegant and beautiful. They are very sociable animals, and once paired, are loyal and attentive partners and parents. Cranes have well-developed communication systems including over 90 physical gestures and sounds. Cranes dance: they use elaborate choreography to develop social skills when young, and for courtship when older". (<http://www.rspb.org.uk/supporting/campaigns/greatcraneproject/people.aspx>)

²⁶ *Surrogate parent* : Terme juridique qui peut désigner une forme de tutorat (la responsabilité de l'éducation d'un enfant est officiellement confiée à un individu qui n'est pas le parent biologique, mais qui se substitue à lui dans son rôle d'accompagnement de l'enfant). Il est également utilisé pour désigner l'accord qui se noue entre un couple dans l'incapacité de concevoir biologiquement un enfant et une femme qui peut porter l'enfant à la place de la mère, qu'il soit ou non biologiquement liés.

²⁷ "Yet the KMP researchers, although striving for detachment and objectivity, did this in practice by closely managing their relationships with animals: Their studiously polite, inter-patient "being with" the meerkats was carefully set apart from the "being together" of interactions with pets, but their work could hardly be reduced to a merely symbolic operation on a reality "out there." (Candea, 2010 : 253-54)

²⁸ Une prairie ne représente pas la même chose pour un homme ou pour une grue, mais la prairie pour la grue est comparable (analogue) à une rue familière pour un humain.

perceptif bien à eux. Les naturalistes font appel à l'expérience humaine qu'ils interpolent pour rendre intelligible l'altérité animale ; leurs savoirs se construisent en "feeling for the creature", car cette imagination empathique garantit selon eux un savoir expérientiel, en même temps qu'un savoir réaliste et fidèle au réel (Crist, 1999 : 51-61).

Ils mettent donc en œuvre un mode d'appréhension de l'altérité animale par imprégnation pour la rendre humainement accessible. Le leurre est de ce point de vue un dispositif médian d'observation participante, un alignement des apparences qui fabrique du continuum (similitudes physiques) et la possibilité d'une interaction entre des sujets qui vivent néanmoins dans des mondes différents.

Ces rapprochements entre humains et oiseaux qui dévoilent des similitudes, ne consistent par pour autant à rechercher du même dans l'autre. La recherche d'imprégnation et d'intimité avec les animaux que le leurre révèle et permet, parie sur la cécité des oiseaux : ceux-ci ne voient pas sous le vêtement l'homme qui se cache. Il n'est donc fait aucune référence au trouble possible d'une indétermination identitaire : les oiseaux ne doutent pas de l'identité de celui qui se présente à eux sous la forme approximative d'un oiseau. A la différence du masque qui suggère qu'il y a un doute qui pèse sur celui qui agit, le leurre ne constitue pas un dispositif destiné à créer une zone d'incertitude à l'interface de ce qui est visible (le costume) et invisible (l'individu sous le costume). Avec le leurre, l'apparence détermine qui l'on est (du point de vue du leurré) et la question de savoir quelle est la véritable nature de l'individu dissimulé sous l'artefact importe peu. On ne cherche pas rendre visible des identités (intérieurités) non évidentes en suggérant qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

Le leurre n'est donc pas un brouillage des évidences ontologiques. On change d'apparence certes, mais ce ne sont que des déguisements qui n'engagent pas l'identité des protagonistes, ni ne rendent visibles des similitudes problématiques entre hommes et oiseaux. Comme le suggère J. Knight (2005), l'imprégnation équivaut plus souvent à rechercher les termes d'une socialité entre hommes et animaux en dépit de leurs différences, plutôt qu'à s'enivrer d'une proximité fusionnelle et identificatoire sur la base de la reconnaissance de caractéristiques communes.

Conclusion

Il y a chez les amateurs et spécialistes aviaires, une véritable fascination pour l'altérité animale, pour les modes et formes d'existence multiples des oiseaux qui évoluent et mènent leur existence discrètement, secrètement. Ils partagent l'idée que les oiseaux vivent dans un milieu social, perceptuel, expérientiel dont ils ne sauront jamais tout, faute d'être un des leurs. Alors pour s'approcher au plus près, ils créent des forme d'alignement comportemental. Et l'on peut se demander finalement si la reconnaissance d'une certaine dualité ou altérité n'est pas requise pour que se produise un sentiment de complicité et d'intimité entre les hommes et

les animaux, une « proximité à distance » entre des mondes dissemblables mais interconnectés.

Presque sur le mode opposé, d'autres groupes sociaux comme les défenseurs de la cause animale qui revendiquent également une grande proximité avec les animaux, œuvrent tout différemment. Pour eux, il n'y a pas d'opacité du monde animal. Le monde des cochons, des vaches, des poules, est transparent, sans mystère, car similaire à celui des humains : même émotions, mêmes capacités à souffrir, même engagement dans des relations affectives (Manceron, 2012). L'étrangeté de leur mode de vie ou mode d'être, leur altérité, est écrasée au profit d'une reconnaissance des attributs de vivants qu'ils partagent avec les humains. Les hommes parlent ici à la place des animaux, mais ne leur laisse pas la parole.

Ce qui distingue les deux visions, naturaliste et animaliste, n'est pas l'attribution d'une subjectivité aux animaux, ni la présence ou l'absence de projection anthropomorphique, quoique le dosage diffère et opère selon des modalités différentes. Le schisme tient plutôt à l'articulation qui se noue entre soi et l'autre, selon que l'on considère ou non que l'animal a son monde propre, irréductible et singulier, c'est-à-dire pour reprendre les termes de F. Poplin (2001), qu'il est un animal vrai, un animal qui a du répondant, de l'initiative dans l'échange, qui permet un va et vient de sujet à sujet, d'espèce à espèce.

Bibliographie

ARTAUD Hélène (dir.), 2013, *Leurrer la nature, Paris*, Editions de l'Herne, Cahiers d'anthropologie sociale n° 9.

BEHRENS R.R., 2009, "Revisiting Abbott Thayer : non scientific reflections about camouflage in art, war and zoology", *Phil. Trans. R. Soc. B*, 364, pp. 497-501.

BIRKHEAD Tim, 2008, *The Wisdom of Birds. An Illustrated History of Ornithology*, London, Bloomsbury Publishing.

BIRKHEAD Tim, 2012, *Bird Sense. What is It Like to Be a Bird ?*, New-York, Walker Publishing Company.

BJÖRKLUND Lars-Erik, STOLPE Karin, 2010, "The Dual Memory Systems Model and it's implications for Technology Education", Technology Education Research Conference, Griffith Institute for Educational Research, pp.1-8. (<http://urn.kb.se/resolve?urn=urn:nbn:se:liu:diva-63356>)

CAMPBELL Bruce, LACK Elizabeth, 1985, *A Dictionary of Birds*, Washington, Harrell Books.

CANDEA Matei, 2010, "I fell in love with Carlos the meerkat : Engagement and detachment in human-animal relations", *American Ethnologist*, Vol 37, n° 2, pp. 241-258.

COCKER Mark, 2001, *Birders. Tales of a Tribe*, New-York, Grove Press.

CRIST Eileen, 2012, *Images of Animals. Anthropomorphism and Animal Mind*, Philadelphia, Temple University Press.

DESPRET Vinciane, 2002, *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Editions Les empêcheurs de tourner en rond.

ELLIS Rebecca, 2011, "Jizz and the Joy of Pattern Recognition : Virtuosity, Discipline and the Agency of Insight in UK Naturalist's Art of Seeing",

FERRET Carole, 2013, "Leurrer la nature. Quelques exemples de manipulation des bêtes en Asie intérieure", in H. Artaud (dir.) *Leurrer la nature*, Paris, Editions de l'Herne, Cahiers d'Anthropologie sociale n° 9, pp. 72-96.

HELL Bertrand, 1988, "Le sauvage consommé. Classification animale et ordonnance cynégétique dans la France de l'Est", *Terrain*, n° 10, "Des hommes et des bêtes", pp. 74-85.

KHON Eduardo, 2005, "Runa Realism: Upper Amazonian Attitudes to Nature Knowing", *Ethnos*, vol 70, n° 2, pp. 171-196.

KNIGHT John (dir), 2005, *Animals in Person. Cultural Perspectives on Human-Animal Intimacies*, Oxford, Berg.

LORENZ Konrad, 1937, "The Companion in the Bird's World", *The Auk*, Vol 54, n° 3, pp. 245-273.

LOVERIDGE K.A., 1985, *Birdwatching*, Unpublished bachelor's thesis, University of Leicester, UK.

MANCERON Vanessa, 2012, « Les vivants outragés : usages militants des corps et perceptions des animaux d'élevage chez les défenseurs de la cause animale en France », in F. Keck & N. Vialles (ed) *Les hommes malades des animaux*, Cahiers d'Anthropologie Sociale, Editions de L'Herne, pp. 57-78.

MANCERON Vanessa, 2013, "Recording and Monitoring. Between two forms of Surveillance", *LIMN*, n° 3, 'Sentinel Devices', pp. 25-27.

MANCERON Vanessa, 2014 (à paraître), "Avant que nature meure... inventorier. Le cas des naturalistes amateurs en Angleterre", *Ethnologie Française*.

MARREN Peter, 2002, *Nature Conservation. A Review of the Conservation of Wildlife in Britain 1950-2001*, London, Harper Collins Publishers, Collection "The New naturalist Library".

MILTON Kay, 2002, *Loving Nature. Towards an Ecology of Emotion*, Oxon, Routledge.

NAGEL Thomas, 1974, « What Is It Like to Be a Bat ? », *The Philosophical Review*, Vol 83, n° 4, pp. 435-450.

ODDIE Bill, 1995, *Bill Oddie's little black bird book*, London, Robson.

POPLIN François, 2001, « L'animal dans l'art », *Histoire de l'art*, n° 49, pp. 3-10.

PORCHER Jocelyne, 2011, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXIe siècle*, Paris, Editions La Découverte, Série "Textes à l'appui".

SHEARD Kenneth, 1999, "A Twitch in Time Saves Nine : Birdwatching, Sport, and Civilizing Processes", *Sociology of Sport Journal*, n° 16, pp. 181-205.

THAYER Abbott Handerson, 1896, "The law which underlies protective colouration", *The Auk*, 13, pp. 124–129.

VICART Marion, 2008, "Regards croisés entre l'animal et l'homme : Petit exercice de phénoménographie équitable", *Ethnographiques.org*, n° 17.

VON UEXKÜLL Jakob, 2010 (1956), *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Editions Payot et Rivages, Collection "Bibliothèque Rivages".

VOURC'H Anne, PELOSSE Valentin, 1988, *Chasser en Cévennes : un jeu avec l'animal*, Aix-en-Provence/Paris, Edisud/Editions du CNRS.